

itecture de transition entre le gothique et la renaissance, avec un certain mélange arabe : les murailles sont surmontées de créneaux semblables à ceux de la mosquée de Cordoue ou du *patio de los Naranjos* (cour des Orangers) de Séville ; ce qui fait qu'on croirait voyager dans l'Andalousie¹. »

Nous quittâmes Xalapa après un séjour de quarante-huit heures. A partir de cette ville, la nature s'agrandit et devient plus sévère. Nous sommes sur ce fameux plateau, jadis connu sous le nom d'Anahuac et de Mechoacan, et qui, par son étendue et son immense hauteur, forme le trait qui caractérise le Mexique entre toutes les autres contrées du globe. En effet, ce plateau, élevé de quinze cents, deux mille et deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est composé d'une suite de plaines tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles semblent ne présenter qu'une surface non interrompue sur une longueur de deux mille kilomètres et une largeur qui varie de quatre à huit cents kilomètres. A la hauteur de douze à quinze cents mètres règne perpétuellement une douce température qui ne varie que de quatre à cinq degrés ; c'est la région tempérée, les *tierras templadas*.

¹ Blanchard et Dauzats.

La chaleur moyenne de toute l'année est de dix-huit à vingt degrés ; c'est le beau climat de Xalapa, de Tasco, de Chilpanzingo. Des plateaux élevés de plus de deux mille deux cents mètres au-dessus de l'Océan composent la région froide, *tierras frias*. C'est la hauteur des passages du mont Cenis, du Saint-Gothard et du grand Saint-Bernard, mais il s'en faut de beaucoup que le froid soit aussi vif que dans les Alpes ; il ne faut pas oublier que ce plateau de l'Anahuac est situé entre les tropiques, et que la chaleur du soleil de la zone torride modère considérablement la rigueur du froid qui se ferait sentir à une pareille élévation dans nos climats tempérés. Ainsi, dans la grande vallée de Mexico, placée dans la région des terres froides, la température moyenne est de dix-sept degrés. Plus tard je reviendrai sur ces contrastes, quand je parcourrai cette belle et riche vallée ; je retourne à la route de Xalapa à Perote.

En quittant Xalapa et jusqu'à notre premier relais, le pays était peuplé et couvert d'une riche végétation. Le froment de notre Europe et toutes les céréales importées après la conquête se mêlaient aux champs de maïs, originaire de ce pays. Mais, en avançant, la contrée prenait un aspect triste et désert, le sol était de nature volcanique et couvert de lave ; des croix en grand nombre

placées sur la route en mémoire d'assassinats et d'autres sinistres, n'étaient pas des objets propres à diminuer l'aspect mélancolique du paysage.

A défaut d'autres plantes cultivées, la route était bordée d'une immense quantité d'aloès, *agave Americana*, appelé *maguey* par les Indiens; beaucoup de ces aloès étaient en fleur. Plus nous avançons vers Perote, plus ils devenaient nombreux, car cette plante est cultivée en grand dans les environs de cette ville.

La culture de l'aloès était déjà en grand honneur au Mexique avant l'arrivée des Européens. Les Aztèques ou anciens Mexicains tiraient du suc de cette plante une boisson fermentée appelée *pulque*, de ses feuilles ils fabriquaient un fil excellent et du papier sur lequel ils traçaient des dessins et des figures hiéroglyphiques. De son suc, très âcre avant la floraison, ils composaient un puissant caustique pour nettoyer les plaies, et ses épines servaient d'épingles et de clous dans les usages domestiques. L'emploi du *maguey* à ces derniers usages a dû cesser peu à peu, ou du moins diminuer beaucoup, depuis la conquête; mais la fabrication du *pulque* s'est maintenue, et même n'a fait que s'accroître par la consommation que les Européens ont faite eux-mêmes de cette boisson, à défaut de vin,

trop rare et trop cher au Mexique. Depuis l'occupation de ce pays par des Espagnols, ceux-ci y avaient prohibé, sous des peines très sévères, la culture de la vigne, afin de se réserver le monopole de la vente du vin produit par la métropole. On se rejeta donc sur le *pulque*, et, quoique aujourd'hui la défense de cultiver la vigne n'existe plus, l'habitude a fait conserver l'usage du *pulque*, et personne n'a songé à planter la vigne.

L'aloès doit avoir vingt-cinq ans pour qu'on puisse en extraire le suc qui se rassemble dans une cavité qu'on pratique dans son calice. Selon la grandeur de la plante, on en retire, pendant trois à cinq mois, de six à douze *quartillas* (trois à six litres) par jour. Le suc tiré de la plante se nomme *agamiel*; il n'a d'abord aucun goût prononcé et est clair comme de l'eau; mais, recueilli dans des tonneaux, il prend, après trois jours, une teinte blanchâtre, puis entre en fermentation, et son goût devient très piquant; on le nomme alors *pulque*, et on le renferme dans des outres de peau pour le transport.

Cette boisson, qui est très enivrante, ne plaît aux Mexicains qu'autant qu'elle est vieille, et qu'elle a pris dans les peaux un goût particulier qui la rend très désagréable pour l'étranger.

Le *pulque* se récolte en telle abondance dans

les environs de Perote, que les six quartillas, environ trois litres, ne s'y vendent qu'un *medio* (35 centimes), tandis qu'à Mexico, pour le même prix, on n'a qu'un quartilla (demi-litre) de cette boisson.

L'aloès dépérit après que le suc en a été extrait; on emploie alors ses fibres à la fabrication de cordes, de paniers, de sacs, de couvertures de cheval, et surtout à la confection de petites pelotes plates en usage au Mexique pour frictionner la peau à la sortie des bains chauds.

En approchant de Perote, la température permet de songer au nord. Étrange contraste, propre à un pays élevé qui est situé entre les tropiques : il y a deux jours, nous étouffions dans les environs de Vera-Cruz, aujourd'hui nous grelottons comme sur un plateau des Alpes. Nous passâmes la nuit à Perote, ville assez considérable, mais déserte et triste, située au pied de l'ancien volcan appelé le Coffre de Perote. La citadelle, près de la ville, que l'on peut considérer comme la clef principale de la capitale, dont elle domine la communication avec Vera-Cruz, a valu à cette ville le triste honneur d'être mêlée dans toutes les guerres qui, depuis près d'un demi-siècle, désolent ce malheureux pays.

Nous partîmes de Perote à quatre heures du matin; la température était descendue à 0° cen-

tigrade, de sorte que nous ne nous apercevions guère que nous étions sous la zone torride; mais bientôt nous fûmes dédommagés par le plus magnifique lever de soleil qu'il soit possible d'imaginer. Quelle scène extraordinaire! les grands pics neigeux bordant l'horizon; plus près, des montagnes de formes diverses s'éclairant successivement de toutes les teintes de l'aurore, depuis l'azur sombre jusqu'au lilas clair et au rose tendre. Quelques maisons dans cette vaste solitude, quelques aloès sur un terrain aride forment les premiers plans de ce paysage grandiose, si différent des frais vallons de Xalapa. La route offre un changement de décoration perpétuel, sauf les sommets volcaniques qui dominent toujours de leurs masses imposantes le mobile horizon.

De Perote jusqu'à Ocho de Agua, on traverse une plaine immense encaissée de montagnes; le terrain devient ensuite inégal et très sablonneux, ce qui rend cette route très pénible pour les voitures et les diligences qui la parcourent. Les Espagnols, au temps de leur domination, avaient commencé la construction d'une belle route de Mexico à Vera-Cruz, mais elle n'a jamais été terminée; quelques parties, comme le *puente del Rey*, dont j'ai parlé, et les abords de Xalapa, qui sont tenus en état, font preuve de la magni-

ficence avec laquelle cette entreprise devait être exécutée ; mais le reste des parties achevées de la route est aujourd'hui complètement en ruines, et les pierres que l'on avait rassemblées pour sa construction, augmentées de celles que les torrents y portent pendant la saison des pluies, rendent le passage, surtout entre Perote et Puebla, tout à fait impraticable.

De distance en distance on aperçoit des *ranchos* ou fermes, qui toutes ont l'aspect de forteresses, et sont entourées de hautes murailles crénelées. Cela rappelle le moyen âge en Europe, et prouve de quelle sécurité on jouit dans la république mexicaine.

Les Indiens que nous rencontrons sur la route ne sont pas beaux ; ils sont gros, courts, et leur peau est d'un jaune terreux peu agréable à la vue. Cette couleur pain d'épice m'a paru générale parmi les Indiens du Mexique, sauf quelques diversités de teintes plus ou moins foncées.

En approchant de Puebla, la route était un peu meilleure et plus fréquentée ; nous rencontrâmes d'énormes carrosses, construits d'après la mode du temps de Louis XIV, attelés chacun de sept mules conduites par deux postillons.

Enfin parut Pueblas de los Angelos, ou la Ville des Anges, avec ses tours et ses coupes, qu'en-

cadrait un magnifique paysage, dont les Cordillères formaient le fond, et sur lesquelles se dressait le géant de l'Amérique du Nord, le Popocatepetl (la montagne qui fume), à cinq mille quatre cents mètres de hauteur.

Nous descendîmes dans la ville, après avoir subi aux portes la visite de la douane, formalité que l'on exige dans toutes les villes importantes de la république.